

Collection « Jadis »
No 198

Julie Meylan

A L'ECOUTE DES MILLENAIRES
1925-1939

Texte précédé de « Les trois Noël de dom Pontius » et
suivi de : « Le dernier voyage de dom Pontius »

Editions Le Pèlerin
200

Peinture de couverture : de Pierre Aubert, fragment des mini-fresques figurant dans la cuisine « moderne » des Mollards des Aubert, en dessus du Brassus, photographiée en 2007, lors d'une journée portes ouverte en septembre.

Introduction

Madame Julie Meylan, originaire du Lieu, femme de lettres, d'inspiration essentiellement religieuse, fut fascinée par l'installation de dom Poncet faite finalement à quelques pas de sa maison natale. Elle laisse trois récits pleins de poésie sur ce mythe que par ailleurs elle a elle-même soigneusement entretenu, allant même, selon toute probabilité, jusqu'à influencer l'historien qu'était Auguste Piguet !

Ces trois récits figurent plus bas, qui vous entraîneront, avec beaucoup d'invraisemblances, mais aussi avec beaucoup de fraîcheur et dans la restitution aisée d'un « climat », sur les lieux où vécut dom Pontius, ermite de bonne mémoire.

Nous dirons auparavant deux mots de l'auteur dont les œuvres ont été rassemblées dans les années soixante par notre documentaliste local, Donald Aubert, à qui nous emprunterons la plupart de nos précisions.

Donald Aubert, en préambule de trois recueils artificiels des œuvres de Julie Meylan, notait en tant que recommandation d'un lecteur anonyme :

« La Romandie, dans tout un bouquet de ses quotidiens et périodiques les mieux réputés, a reconnu et honoré la qualité du style et de l'esprit des écrits de Julie Meylan. Pour la Vallée, ceux-ci représentent une valeur littéraire qui échappe à la mesure locale et que l'on peut bien qualifier d'exceptionnelle. »

On regrette que l’auteur n’ait pas fait réimprimer, en un recueil, ses meilleurs contes et poèmes, afin de leur assurer la survivance dans les bibliothèques publiques et domestiques... ».

D’après les publications de Julie Meylan, Donald Aubert avait pu établir son parcours de femme de pasteur – de manière assez osée pour l’époque et en fonction de la profession de son mari elle devait bientôt divorcer – et de femme de lettres :

.... - 1908	Mont-la-Ville
1908-1914	Chevroux
1914-1917	Begnins
1917-1919	Vers l’Eglise
1920	Cressier
1921-1926	Ballaigues où elle fut directrice de l’Asile des vieillards
1926-1940	Le Lieu où elle décéda le 15 janvier.

Julie Meylan décédée en 1940, étant alors dans sa 73^e année, devait être née en 1867.

Sur la fin de ses jours elle semble avoir connu de manière aiguë la souffrance physique à propos de

laquelle elle écrivit peut-être sa meilleure et plus remarquable poésie :

Dans la nuit

La douleur, maintenant, inscrit d'un doigt rigide
Son nom au dur linteau de mon triste destin ;
Sur le sol rocailleux de mon enclos aride
S'effeuillent lentement les roses du jardin.

La douleur !... elle est là commune sentinelle !
Vigilante, postée au sommet du donjon ;
L'ombre des deuils, mouvante, effleure de son aile
Le faîte du palais, le seuil de la maison.

Oh ! douleur, sombre maître au langage sévère,
Appel désespéré dans la nuit du malheur,
Vains désirs du bonheur qui sont une prière
Et trahissent, sanglants et douloureux, le cœur.

Grande voix, voix sinistre au-dessus de l'orage
Eveillant des échos nouveaux au fond du ciel,
Chaque larme devient une nouvelle page
Qui, pour chacun, s'ajoute au grand livre éternel !

Journalière, tu viens : oh ! morose compagne
Des heures de l'angoisse et des jours ténébreux ;
Ton grand œuvre sacré, si l'amour t'accompagne

L'amour : ce grand miracle est une fleur des cieux.

Le Lieu, 24 janvier 1939

Julie Meylan

L'œuvre de Julie Meylan n'est plus lue. Comme dit plus haut, essentiellement d'inspiration religieuse aujourd'hui elle surprend et dérange. Et pourtant, à lire les trois récits consacrés à dom Poncet, on constate combien l'imagination de cette femme, profondément créatrice, était fertile.

Nous y pensions en suivant le parcours de Naki le grand loup. Julie Meylan, délaissant une spiritualité trop exacerbée, poussant un peu plus loin ses récits, eut donné une excellente scénariste de bandes dessinées, alors qu'il est probablement certain qu'elle n'en lut jamais une de toute son existence !



Julie Meylan

Les trois Noël de dom Pontius – par Julie Meylan,
texte paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 29
décembre 1925 –

Le vent tiède passe sur la Provence recueillie et s’attarde à la façade du monastère où les fenêtres de la chapelle brillamment éclairées trouent l’ombre. On célèbre la messe de Noël et dans leurs stalles en bois d’olivier, les frères Bénédictins¹ écoutent pieusement l’office que préside l’abbé Sébastien. La foule des paysans emplit la nef et sur tous les visages se lit l’adoration naïve que seules connaissent les âmes frustes

¹ Julie Meylan avait noté Prémontrés, nous avons corrigé l’erreur.

et simples. Un grand souffle de foi anime l'assemblée et lorsque frère Sébastien, élevant le crucifix, ordonne d'une voix forte : « Prions maintenant pour ceux qui ne connaissent pas encore l'enfant de Bethléem ! » - toutes les têtes s'abaissent avec respect et un chuchotement d'oraison fervente emplît le sanctuaire.

Seul dans sa stalle frère Pontius n'a pas plié le genou. Il reste assis, les yeux vagues, l'air absent et retourne machinalement un chapelet entre ses doigts sans prendre garde à son entourage. Songerait-il, peut-être, à la petite douzaine de jouvenceaux, ses anciens compagnons d'enfance, qui sont partis pour la croisade ? Regretterait-il de porter cette robe de moine qui lui interdit d'aller guerroyer là-bas contre les infidèles ?

Chacun, dans la contrée, sait que Pontius est un intrépide. Combien de fois a-t-il exposé sa vie, allant repêcher les naufragés quand la mer est mauvaise, apportant sur son dos, au monastère, des pestiférés qui ne peuvent mourir sans recevoir l'extrême onction ou même arrêtant, du geste et de la voix, le couteau levé de quelque bandit ? Partout à la veillée on raconte les exploits du jeune Pontius, et les enfants de la paroisse s'imaginent parfois apercevoir une couronne de saint autour de sa tête. Toujours en chantant, le bon frère parcourt le pays à la recherche des plantes médicinales pour la fabrication de ses élixirs et d'âmes souffrantes à qui annoncer la consolation éternelle.

Or, maintenant, en cette belle nuit de Noël toute parfumée par les premiers mimosas et les violettes, pourquoi donc Pontius a-t-il l'air si préoccupé ? A la dérobée, on le regarde et la distraction gagne les plus assidus qui chantent leurs répons de travers et ne savent

plus très bien à quoi en est l'office. Frère Sébastien lui-même commence à être inquiet et s'efforce d'écouter le service pour savoir si Pontius est malade ou si, peut-être, quelque fâcheuse nouvelle contristerait son esprit.

Enfin le dernier « Amen » s'est tu ; avec lenteur les assistants se retirent pour la grande ogivale, tandis que les moines rentrent un à un dans le corridor du couvent. Seul, Pontius demeure à sa place. L'abbé s'approche de lui :

- Qu'y a-t-il, frère ? Serais-tu malade ?

- Non ! père Sébastien ; jamais je ne me suis si bien porté !

- On ne pourrait le croire en te voyant si morose !

- Ah ! combien vous me comprenez peu ! Vous n'ignorez pas mon enthousiasme pour les choses du ciel et aujourd'hui les anges ont dit : « Bonne nouvelle ! ». Je ne suis pas triste, mais seulement préoccupé.

- Oui, mon fils, je sais que tu aimes l'église et ses fêtes ; si quelque pensée te cause du trouble, confesse-la moi et nous tâcherons d'écarter le souci. Parle !

- J'obéirai, mon père, puisque vous l'ordonnez, et votre sagesse saura démêler si j'ai reçu un ordre d'en haut ou bien si ma fantaisie seule a imaginé ce que je vais vous dire. L'autre soir, j'étais venu prier ici, comme à l'ordinaire. Il faisait sombre et j'apercevais à peine la forme du crucifix au-dessus de l'autel. Je méditais depuis assez longtemps quand, tout à coup, je vis le crucifix descendre de son appui et s'approcher de moi. Comme vous le pensez, j'eus grand peur, ô mon père, et voulus fuir ; impossible, mes pieds étaient comme rivés au plancher et le crucifix avançait toujours. Pour le

repousser, j'étendis la main, alors une voix plus douce que la brise marine dans les pins du rivage me dit :

- Pontius, désires-tu être le serviteur du Crucifié ?

- Oui, Seigneur, répondis-je, le cœur battant.

- Pontius, reprit la voix qui s'élevait plus forte, veux-tu annoncer qu'à Noël la grande lumière s'est levée ?

- Je le ferai, répondis-je encore.

Alors, ô père Sébastien, survint le miracle ; subitement le crucifix avait repris sa place ordinaire au-dessus de l'autel, mais il n'était plus le même ; sa tête montait jusqu'à la voûte et ses deux bras, immenses touchaient les colonnes du transept. Une auréole lumineuse qui l'entourait éclairait toute l'église. Encore une fois il me parla :

- Pontius, veux-tu t'en aller là-bas, très loin, dans le pays que je te montrerai et y célébrer la messe de Noël l'an prochain ?

Un instant j'ai hésité, mesurant avec effroi le sacrifice et la douleur des réparations, puis j'ai répondu :

- Tu es le maître, Seigneur, fais de moi selon ta volonté !

A ce moment l'église fut illuminée par une clarté plus merveilleuse que celle de la plus claire aurore de printemps et des voix chantaient :

- Bonne volonté envers les hommes !

Pontius avait achevé son récit et les yeux fixés sur l'abbé, il attendait un conseil.

- Considérez-vous ma vision comme un appel d'En Haut, ô mon père, et dois-je partir ?

- En douterais-tu, mon fils ? Les mages virent l'étoile et sans hésiter, ils la suivirent à travers les déserts brûlants ; toi, tu as entendu la voix, elle te conduira sans

doute vers ces pays du nord où le vent des montagnes hurle sa plainte à des âmes froides et sourdes.

- J'obéirai, père. Quand faut-il partir ?

- Tout de suite, enfant ; on ne discute pas avec Dieu. Prends ton bâton de cornier avec la pitance que le frère prébendier te remettra et pars.

- Votre bénédiction, mon père !

- Pax vobiscum ! fait Sébastien, en traçant un large signe de croix sur la poitrine du jeune moine.

Un instant plus tard, Pontius quittait le couvent. Il emportait dans sa main une touffe de lavande cueillie à l'angle du jardin et dans son souvenir l'image merveilleuse de la douce Provence. La nuit de Noël, scintillante d'étoiles, se faisait claire pour accompagner le voyageur le long du sentier caillouteux qui monte vers les collines.

Longtemps il a marché à travers plaines et coteaux. Les oliveraies ont fait place aux grandes forêts de chênes ; les pommiers sont devenus rares, puis il n'est plus resté que des sapins. Dans l'air fraîchissant volètent des nuées de flocons et parfois Pontius grelotte sous sa robe en laine grossière. Durant de longues semaines, il a remonté le cours du fleuve, escaladé des cols montagneux, mais la voix intérieure commandait :

- Plus loin, encore plus loin !

Enfin il a atteint une longue vallée enserrée entre deux chaînes monotones, et le voyageur a compris que le but était atteint. Le mois de juin étendait sur les hauts pâturages le sortilège des fleurs printanières et trois lacs d'un bleu de saphir riaient au soleil, tandis que quelques pêcheurs à demi-nus triaient leurs poissons sur le rivage plat.

- Voici le lieu où je dois m'arrêter, dit Pontius.

Alors, avisant une anfractuosité dans les rochers de la falaise, il s'y est installé pour exercer son apostolat. Hélas ! si les corbeaux accourent lorsqu'on leur jette quelque pr bende, les rudes habitants de la montagne sont moins sociables. Malgré tous ses efforts, Pontius n'est point encore parvenu à lier conversation avec le moindre des chasseurs, et chaque soir, en s'étendant sur le tas de feuilles qui lui sert de couche, le solitaire demande avec angoisse :

- Comment annoncer le message à des oreilles qui se dérobent ? Seigneur, n'est-ce point assez ?... Laisse maintenant ton serviteur s'en aller !

Et chaque fois, à sa prière, une voix intérieur répond :

- Est-ce à toi de raisonner ? Le temps des semailles n'est pas fini, et je t'ai ordonné de célébrer ici le saint office de la Nativité.

Voilà pourquoi, en cette veille de Noël, Pontius s'apprête à chanter l' vangile aux sapins de la forêt. Puisqu'il n'y a personne pour écouter, il ira clamer tout seul dans la montagne la bonne nouvelle qui doit transformer le monde.

Pour l'instant il chauffe ses doigts gerc s et engourdis par le froid à un feu de branche qui rougeoie sur la pierre du foyer. De temps à autre la flamme cr pite et, pareille à une langue monstrueuse, elle monte, se tord et meurt en jetant une petite gerbe d'étincelles. Le jeu capricieux de la flamme met des reflets violents sur le visage de l'homme, accentuant l'arc broussailleux des sourcils, soulignant le regard rêveur, s'attardant à l'angle des lèvres fines et faisant saillir le nez en bec d'aigle. Une pierre qui tombe de la voûte arrache le rêveur à sa

méditation ; un instant les yeux clairs se détournent de la flamme pour faire l'inspection du logis. Pauvre demeure en vérité ! Qui donc pourrait imaginer plus rustique demeure d'anachorète ? Deux parois rocheuses aux rudes aspérités soutiennent une voûte d'où l'humidité tombe goutte à goutte. Pour se garantir de la bise, on a élevé à l'entrée un mur en pierres sèches dont les interstices sont garnis de mousse. Si l'architecture est rudimentaire, le mobilier se réduit à un minimum ; un tas de feuilles sèches recouvert d'une peau d'ours représente tout le confort de cette demeure. Pourtant un retable grossièrement aménagé dans le roc supporte un crucifix en sapin que Pontius a orné ce soir, en l'honneur de Noël, d'une touffe de lavande sèche.

Ah ! cette lavande du Midi, que de fois l'a-t-il caressée du regard et du geste, durant les douze longs mois qui viennent de s'écouler ! Combien de fois , les yeux clos, en a-t-il respiré le parfum léger, cette haleine de la patrie lointaine ! Alors, grâce à cet humble bouquet d'herbe fanée, il s'est imaginé être encore là-bas, dans la Provence fleurie, où chantent les cigales.

Il y songe, en ce moment, près du feu qui pétille et par la pensée il revit la soirée de l'an dernier dans la chapelle pleine d'âmes croyantes. Il lui semble entendre les prières, les chants... hélas ! Ici il n'y que solitude, froidure et tristesse. Pourtant, c'est Noël, il faut célébrer la fête.

- Allons ! Pontius, assez réfléchi ; il est temps, va commencer les offices !

A pas lents, le moine se dirige vers l'entrée. Le spectacle est féérique ; toute la vallée, de la grotte où il demeure, extasié, immobile, dort, enfoncée sous un épais

tapis de neige, mais au ciel des myriades d'étoiles scintillent dans un azur sans nuages. Le silence n'est troublé au loin que par le cri de quelque lièvre poursuivi par un renard. Fasciné par la beauté du paysage hivernal, Pontius retombe dans sa rêverie, puis, soudain, joignant les mains, s'écrie.

- Pour t'obéir, Seigneur, j'ai tout quitté, mais ici, dans cette solitude, il n'y a personne pour entendre ton message. Accorde-nous, en cette nuit de Noël, un être vivant à qui parler du ciel !

L'écho lointain répète, en l'amplifiant, la prière de l'éternité.

Sous les sapins givrés, il redit maintenant l'office de Noël et personne ne chante les réponses. Tout seul, dans l'ombre, il marche en psalmodiant la divine histoire de la crèche et des bergers. La voix intérieure a commandé. Pontius docile, obéit. Soudain il tressaille ; un gémissement vient de frapper ses oreilles. Que signifie cette plainte à des heures aussi tardives et dans un endroit reculé ? A pas pressés, il s'approche et, derrière un bouquet d'arbres, découvre une forme humaine gisante dans la neige. C'est un chasseur, évidemment, car un long coutelas est passé dans sa ceinture. De longues mèches ensanglantées tombent sur un visage exsangue où les yeux sont clos. Pontius se penche sur le blessé et ausculte le cœur.

- Il vit, Dieu soit loué, dit le moine. Il faut le transporter tout de suite près du feu, autrement le gel achèverait de le tuer.

L'inconnu est lourd, mais l'ermite de la vallée ne craint pas la fatigue et sait comment on soulève un blessé sans lui faire de mal.

Un peu plus tard, bien installé dans la grotte, près du feu, l'homme, qui a repris ses sens, avale docilement l'élixir que son protecteur fabrique avec des baies de genièvre.

- C'est bon, déclare l'inconnu qui paraît fort reconnaissant.

- Moins bon que l'amour de Dieu, répond l'ermite.

- Dieu, qui est-ce ?

Alors dans cette misérable grotte ouverte à tous les vents, Pontius donna sa première leçon de catéchisme à un montagnard ignorant. Son vœu est exaucé : il a trouvé une âme à qui parler du ciel.

Trois fois sept ans ont passé, égrenant les saisons moroses ou joyeuses. Encore une fois l'hiver est revenu, amenant la grande nuit de la Nativité. La grotte de Pontius est vide. Une haute croix plantée sur le seuil rappelle le séjour du frère. Maintenant celui-ci demeure au couvent construit plus bas sur un mamelon qui domine le village. L'œuvre commencée si humblement s'est développée. La persévérance du moine et sa bonté envers un blessé inconnu lui ont gagné les cœurs rétifs des montagnards. Petit à petit tous sont venus répondre aux appels de l'ermite. On a défriché les landes incultes, bâti les chaumières et l'église, canalisé les ruisseaux et fondé un petit monastère dont Pontius est devenu l'abbé aimé et respecté. Il est très vieux, mais sa vigueur demeure et aujourd'hui encore il s'apprête à célébrer l'office de Noël.

On a décoré le modeste sanctuaire avec des baies de sorbier et des branches de sapin, et pour marquer la solennité du jour, le frère prébendier ajoutera un plat de choux à la bouillie accoutumée. La nuit est tombée brusquement à cause d'une rafale de neige que la bise chasse à travers la vallée. Qu'importe. Les villageois pieux sauront braver les intempéries pour assister à landes et complies. Déjà le bruit de leurs sabots résonne sur les dalles du cloître rustique, et quand la cloche sonne, la chapelle est déjà remplie. Jeunes et vieux, tous sont présents.

De sa stalle, Pontius les regarde, ces rudes chasseurs, péniblement arrachés à la barbarie. Il les chérit comme un père aime ses enfants, et ceux-ci le lui rendent bien. En cette haute vallée au sol infécond, le fils du midi éprouve maintenant le sentiment très doux des grandes et sublimes joies. Le champ où il a semé dans l'angoisse et la solitude lui rend aujourd'hui une belle moisson de reconnaissance et d'affection. Une joie étrange et profonde le gagne à la pensée qu'il présidera encore ce service de Noël si différent de celui qu'il vécut jadis dans la grotte solitaire.

C'est d'une voix vibrante d'enthousiasme qu'il ouvre le service en proclamant la parole qui lui est chère entre toute : bienveillance envers les hommes.

Pieusement toutes les têtes s'abaissent, les chants et les prières alternent tandis que monte la fumée du thym sauvage qu'on fait brûler au lieu de l'encens.

Soudain une clameur d'effroi retenti ; Pontius est tombé. On s'empresse autour de lui. Etendu devant l'autel, son visage livide se creuse et une petite écume sanglante couvre ses lèvres. On frotte ses tempes moites

avec de la neige et frère Pancrace, qui connaît la médecine, lui apporte quelques gouttes d'élixir. D'un geste bref, Pontius refuse et, se soulevant avec effort, il considère les fidèles effarés et tremblants. Des larmes montent à ses yeux et, d'une voix faible, il essaie de parler. Pour l'entendre, chacun retient son haleine.

- Mes enfants ! fait-il, nous sommes ensemble pour la dernière fois. Hier, j'ai eu un signe ; Dieu m'appelle pour le grand voyage. C'est comme jadis en Provence... aussi, le jour de Noël. Demain je verrai les chemins du ciel ! N'oubliez pas frère Pontius et conservez-le souvenir de ses leçons.

Maintenant, soulevé par un suprême effort, le vieillard est debout. Sa haute silhouette paraît immense sur le fond blanc de l'église. Son regard de voyant cherche on ne sait quelle image invisible au profane. Soudain, d'une voix très claire il s'écrie :

- O ma Provence bien-aimée, enfin je te revois ! ... C'est bien toi !... J'ai marché si longtemps, mais je reviens !... Voici le sentier qui borde la mer, le couvent et l'église ! Toutes les cloches sonnent ! C'est Noël ! Oh ! que de lumière !... Mon cœur est plein de joie ! ... Gloria in excelsis...

Puis, comme une masse, dom Pontius s'affaisse devant l'autel et la foule, en pleurant, répète :

- Gloire dans les lieux très hauts pour ceux qui procurent la paix !

Julie Meylan

A l'écoute des millénaires – par Julie Meylan, texte paru dans la Gazette de Lausanne du 24 juillet 1939 –

A la grande horloge de l'éternité, le temps qui marque les heures brèves, fait éclore sur les pentes de la combe sauvage les gentianes aux yeux d'azur et les potentilles dorées.

Dans le courtil du petit moutier, l'abbé dom Baptiste interroge son calendrier. C'est, fichée dans la rustique façade, une perche, tailladée de multiples marques. Chaque matin, après les premiers offices, le docte bénédictin vient creuser là une nouvelle empreinte pour marquer la journée. Ainsi il est facile de compter si le solstice sera bientôt là, ou bien si la Saint Jean est déjà passée.

Ayant compté les entailles de la perche, le moine soupire :

- Déjà la deuxième de juillet ! fait-il.
- Déjà c'est aujourd'hui qu'on doit faire la procession.
Les frères ont sûrement oublié ; il s'agit de les prévenir
vivement.

Entr'ouvrant l'étroit portil qui clôt le monastère, l'abbé
appelle d'une voix forte :

- Frère Léon ! n'oubliez pas que nous sommes au
deuxième de juillet. Avertissez les autres de préparer
toutes choses pour la procession. Nous partirons tantôt.

Puis, après un grand signe de croix tracé sur la perche,
le vieux bénédictin rentre dans son étroite cellule.

* * *

Il faut savoir que chaque année, au commencement de
juillet, ceux du moutier vont solennellement porter leurs
reliques et chanter quelques prières sur le pâturage, près
de la fontaine à Poncet. Ce Poncet, venu jadis de la belle
Provence, apporta ici dans la montagne inculte et
ignorante le miracle de l'Evangile et de l'amour. Ayant
établi sa demeure dans une crevasse rocheuse au bord de
la forêt, il piocha la terre et sema quelques graines autour
de son ermitage. Puis, agenouillé devant deux branches
de sapin assemblées en forme de croix, il dit à haute voix
son oraison au grand étonnement des rares chasseurs de
la contrée.

L'un d'eux s'étant blessé dans une chasse au loup,
Poncet lava la plaie et la pansa si adroitement qu'elle fut
bientôt guérie. Tant de bonté gagna les rudes
montagnards ; ils prirent l'habitude de recourir à la
science de celui qu'ils regardaient comme un saint.

La réputation du solitaire ayant dépassé la crête des montagnes qui enferment la vallée, une demi-douzaine de bénédictins accoururent auprès de Poncet.

- Père ! dirent-ils, nous voici pour travailler avec toi.

Il réfléchit un instant, fixant l'horizon avec ses yeux d'apôtre brillants d'une chaude flamme et répondit :

- Mes enfants, aidez-moi à construire une sainte demeure.

C'est ainsi qu'ils bâtirent le moutier.

Frileusement abrité contre le vent du nord, il se préserva encore du côté du sud grâce à une colline qui ferme le vallon minuscule. Tout près, la pente boisée qui sert de cimetière se tapisse en été de fins œillets sauvages. Dans cette retraite agreste du moutier, on n'entend pas d'autre bruit que le gazouillis du ruisseau au bas du courtil et le chant des chouettes troublé de temps à autre par le cri strident de l'épervier ou de la buse.

Le couvent achevé, les bénédictins s'y sont installés.

- Et vous, père ? ont-ils demandé à Poncet qui continuait à occuper la caverne de la forêt.

- Mes enfants, a-t-il expliqué avec ce sourire qui gagne tous les cœurs, ne vous inquiétez pas de moi. Ici je me sens plus près de Dieu que sous un toit fait par la main des hommes. D'ailleurs je ne suis point seul pour célébrer les saints offices, les sapins les chantent avec moi.

Ainsi Poncet demeura fidèle à sa solitude, ne descendant au moutier qu'une fois par semaine pour la grande messe du dimanche. Quand ses forces le trahirent, ne lui permettant plus cette course de quelques minutes, les bénédictins ne l'abandonnèrent pas ; l'un d'eux resta auprès du solitaire jusqu'à la minute où, laissant retomber

sa tête blanche sur l'oreiller de mousse et de fougères sèches, le mourant prononça ces derniers mots :

- Mes enfants, ne négligez jamais les saints offices et n'oubliez pas qu'en ce 2 juillet je m'en vais en priant pour vous.

On l'enterra là-bas, à l'entrée de sa grotte, dans ce pâturage où le printemps tardif fait éclore les primevères farineuses. On enleva la croix dressée à côté de la fontaine et l'abbé l'emporta comme une relique au moutier pour la préserver des intempéries. Dès lors, chaque année, quand revient cet anniversaire, les bénédictins commémorent cette mort et le souvenir de l'ermite en venant se recueillir et prier dans ce cadre rustique où le saint homme passa les dernières années de sa longue existence.

Si du moutier on va directement à la grotte de Poncet, il faut à peine quelques minutes, mais les bénédictins ont l'habitude de faire un long détour en suivant le chemin montueux qui, longeant le cimetière, tourne au sommet de la colline à cet endroit qu'on appelle le Reposoir des Prés. Là, la charrière s'enfonce dans le petit bois du cimetière et s'en va en zigzags jusqu'à la fontaine à Poncet où l'on s'arrête pour chanter une antienne avant de prier dans la grotte. La promenade est charmante en cette saison de l'année où la montagne se fait coquette et étale sur ses flancs rocheux le merveilleux manteau brodé de fleurs parfumées. D'une année à l'autre, les bénédictins se réjouissent pour cette courte sortie qui, dans leur existence monotone, devient une vraie fête

* * *

Dom Baptiste ayant donné ses ordres, le paisible couvent s'anime aussitôt ; des pas font crier les dalles grossières du carrelage et des voix s'interpellent, tandis que le bruit sec des cliquettes retentit sur le seuil. Le moutier, très pauvre, n'a pas encore pu acheter une cloche et frère Elie, le sonneur, a imaginé cette sorte de castagnettes pour appeler les frères aux offices.

Maintenant tous les moines du moutier sont prêts à partir. Dom Baptiste, portant la vénérable croix que Poncet fabriqua jadis, prend la tête du cortège. Les deux plus jeunes frères, vigoureux quadragénaires, le suivent. Ils sont armés de gros gourdins épineux, car on ne sait jamais quelles rencontres indésirables peuvent se produire et il vaut mieux être prudent pour recevoir comme il le mérite le gros ours mangeur d'airelles ou le vilain loup effronté. Alignés deux à deux, les six autres bénédictins s'avancent, engoncés dans leurs soutanes brunes à larges manches où se perdent les rudes mains calleuses.

Sous le merveilleux soleil de la matinée estivale, ils marchaient lentement et sans parler. Que se diraient-ils d'ailleurs, sinon que la nature est admirable et son Créateur très puissant.

En longeant le cimetière qui dort sous les herbes, ils accordent une pensée aux amis d'autrefois qui reposent là ; mais il y a une telle exubérance de vie dans la végétation folle, qu'il est impossible de se laisser gagner par des visions funèbres. Les petits lézards qui se chauffent étalés au bord de la charrière, regardent sans se déranger le passage des moines. Les bestioles devinent bien que ces hommes graves ne veulent aucun mal aux bêtes et aux plantes.

Arrivés au sommet de la colline du Reposoir des Prés, les pèlerins font halte pour entonner le premier choral. Fidèlement, l'écho de la montagne répète le *Te Deum* et la nature, recueillie un instant pour mieux écouter, répond par un immense accord qui unit le crissement des grillons, le pépiement des oisillons dans leurs nids et le frissonnement des feuilles du hêtre.

Les pieux chanteurs considèrent le paysage et leur cœur se remplit d'allégresse. Quand Poncet arriva ici, tout était désert et solitude. Maintenant, au pied de la colline, le moutier ouvre sa porte hospitalière et, tout proche, dans les prés, c'est le village avec ses maisonnettes couvertes en bardeaux et les courtils où les pois chiches sont déjà hauts. Plus loin encore, dans les champs fleuris où la luzerne promet une belle fenaïson, rêve le petit lac à peine plus large qu'un étang, pareil à une larme qu'un géant aurait versée en chemin.

La halte du Reposoir étant achevée, les bénédictins continuent leur route à travers le bois du cimetière ; c'est là qu'il faut ouvrir l'œil et surveiller tous les bouquets d'arbres. Parfois on perçoit sous les branches des frôlements significatifs et la bise apporte ce relent de fauves que les frères connaissent bien. Les porteurs de gourdins serrent plus fermement leurs bâtons et frère Elie, qui est facilement effrayé, ramasse au bord du chemin une poignée de cailloux. Pourtant rien de suspect ne vient déranger l'ordre du petit cortège et dom Baptiste peut sans désagrément continuer à porter l'antique croix de celui dont on célèbre aujourd'hui l'œuvre colonisatrice.

La Fontaine à Poncet marque la deuxième halte. Doucement l'eau coule dans un rustique bassin creusé au

cœur d'un tronc de sapin. De longues mousses vertes qui tapissent les bords, frissonnent et s'agitent sous la caresse du jet humide. Un creux dans la terre rappelle que jadis Poncet avait placé la croix à cet endroit et dom Baptiste la fixe de nouveau comme elle était aux jours du saint ermite ; elle y restera aussi longtemps que dureront les prières dans la grotte, après quoi les bénédictins reprendront leur relique pour retourner au moutier.

De là-haut, le spectacle est austère. Ainsi qu'un vaste cirque, le pays s'étend au pied des longues crêtes qui ferment l'horizon. Du côté de l'est, une échancrure fait paraître plus élégante la silhouette fine d'une dent escarpée. Par-ci, par-là, sur le vert des prés, des maisons basses mettent des taches blanchâtres. Tout près, entre deux rocs, s'ouvre une étroite crevasse ; c'est là que vécut Poncet. On voit encore des restes de poutres grossièrement équarries et posées sur les bords de la crevasse.

Agenouillés à l'entrée du couloir sauvage, dom baptiste et ses camarades entonnent un *Requiescat* lent et triste, auquel succède un triomphant *Gloria*. Après quoi les choristes s'apprêtent à rentrer au monastère. Le soleil, déjà haut, continue sa marche journalière et gravement l'abbé donne le signal du départ :

- A Dieu seul soit la gloire ! fait-il, et les moines répondent en traçant sur leur poitrine un signe de croix.

Or le temps qui marque les heures brèves inscrit alors à l'horloge éternelle cette date : 2 juillet 1039.

* * *

Dès lors un millénaire a passé, rapide comme une ombre sur le chemin de l'univers. Le souvenir de dom Baptiste et de ses bénédictins est mort et la tradition populaire n'évoque guère ce qui fut jadis. Le moutier, abandonné, s'est écroulé et de la fondation il ne reste que deux ou trois pierres ensevelies à moitié sous l'assaut des herbes folles. Là où se trouvait le courtil du monastère, les gens du village plantent leurs choux et le cimetière, depuis longtemps délaissé, est devenu une lande sauvage où les enfants viennent cueillir des airelles et des noisettes. Cette ruine du moutier a changé l'emplacement du bourg ; autrefois il se pressait à l'ombre du sanctuaire, mais celui-ci ayant disparu, on a construit ailleurs afin d'être plus à l'aise.

Les humbles chaumières du passé ont fait place à des maisons modernes aux façades fleuries. Les fabriques ouvrent sur la place les lignées de leurs hautes fenêtres et dans le quartier sud, tout près de l'ancien moutier, une halle de astique abrite la grande salle des réunions, centre de la vie sociale.

A l'horloge éternelle, le Temps marque des heures diverses !

* * *

Or cette année encore le village a fêté ce deuxième de juillet qui mettait jadis les bénédictins en joie. Seulement cette fois il ne s'agissait pas d'une procession solennelle, ni de pieux chanteurs égrenant des litanies entre les talus verdoyants. Les fanfares de la contrée s'étaient donné là leur rendez-vous annuel, ce qui causait cette fièvre spéciale que la foule connaît bien. Aux fenêtres, quelques

drapeaux mettaient leurs couleurs vives et, près de la halle de gymnastique, une vaste cantine tendait le rempart de ses toiles. Constamment, les klaxons des automobiles déchiraient l'air et de nombreux promeneurs accouraient pour assister au concert de l'après-midi.

Les trains spéciaux ayant amené tous ceux qu'on attendait, le cortège fit le tour du village. Chaque société défile derrière son drapeau. Sous l'uniforme les musiciens bombaient la poitrine et marquaient le pas, tandis que résonnait une marche entraînante. La parade achevée, tout ce monde disparut derrière les toiles de la cantine où avait lieu le concert.

Quand le soir vint, doux comme une caresse, le bal commença. Les syncopes bruyantes du jazz s'accompagnaient des éclats de voix et de rires de la foule. Qui donc, en ce moment, songeait encore à ceux qui dans cet endroit entonnèrent jamais le *Gloria* ?

Lentement la nuit allongeait ses ombres violettes, porteuses de mystère, et c'est alors que survint une chose étrange. Dans les champs marécageux qu'on appelle encore les Prés du Moutier, une vapeur se forme. Légère, elle se tient un moment sur les bords du ruisseau. Le vent, qui passait, l'allongea et la lutina à la façon d'un sculpteur quand il taille une statue dans un bloc de marbre. Le brouillard prit figure humaine ; il y eut d'abord un buste, puis des bras et enfin une tête. On eut dit un ancien bénédictin enveloppé dans sa soutane et ayant rabattu le capuchon sur ses yeux.

Ce bizarre fantôme hésita donc un moment sur les bords du ruisseau, puis il flotta dans la direction de la cantine et se tint là, immobile, comme s'il avait écouté les bruits de la fête. Était-ce peut-être Poncet qui revenait

pour savoir ce que devient cette vallée où il apporta il y a mille ans le secret de l'amour chrétien ?

Qui sait ?...

Un brusque coup de vent décapita tout à coup la brumeuse apparition et la déchiqueta en nombreux lambeaux qui disparurent dans la nuit. Bientôt il ne resta plus rien.

Mais dans le ciel, du côté du levant, brillait une étoile, la même qui autrefois éclaira Poncet. Sa lumière n'est-elle pas la promesse d'un lendemain meilleur ?

Julie Meylan

.

Le dernier voyage de Pontius – texte paru dans la Feuille d'avis de la Vallée le 5 octobre 1939 –

Dans la cuisine rustique qui sert aussi de réfectoire aux religieux du Moûtier, l'ombre du soir, déjà épaisse, ouate les pierres frustes du dallage. Sous le chaudron, suspendu à la crémaillère, quelques braises rougeoient en s'éteignant. Soudain une bouffée de vent descendue par la grande cheminée rallume une grosse bûche de hêtre et la flamme, ravivée, met une lumière dansante sur les murs mal crépis.

Alignés sur un banc qui borde la table étroite, les huit bénédictins de la pauvre confrérie prennent en silence leur repas du soir, la bouillie de pois qu'ils arrosent de larges rasades d'eau fraîche bue à la cruche qui est posée

au milieu de la table. On n'entend pas d'autre bruit que celui des cuillers en bois heurtant les bols et le murmure léger que font deux araignées en filant leur toile dans l'angle, près de la fenêtre minuscule.

Ayant achevé sa portion, l'abbé dom Baptiste fait un grand signe de croix et repousse son bol vide. Ce geste signifie que le moment est venu de prononcer les grâces pour aller ensuite prendre le repos. Précipitamment, les retardataires avalent leur dernière bouchée et joignent les mains pour écouter dévotement la prière. Une fois le dernier « amen » prononcé, ils se lèvent et s'apprêtent à regagner leurs cellules, mais de sa longue main durcie par les travaux de défrichage, l'abbé fait un geste qui est un ordre. Tous reprennent alors docilement leur place à table. On ne discute jamais les ordres de dom Baptiste ; il a le tempérament d'un chef, ce qui est fort heureux pour le Moûtier où tout irait de travers sans cet administrateur intelligent.

Il faut savoir que la vie n'est point toujours aisée dans ce haut vallon montagneux où, durant six mois par année, l'hiver, casqué de flocons, hurle sa triste mélodie dans sa trompe où pendent des glaçons. Les loups ne se gênent pas de venir forcer l'huis de l'étable aux chèvres et bien souvent, en pleine nuit, les frères ont dû se lever pour les chasser. L'an dernier la Tachetée, qui était la plus belle du troupeau, devint la proie de ces voleurs effrontés. De plus, les gens du pays ne montrent pas beaucoup d'intérêt pour ceux du Moûtier, et frère Elie, le sonneur, a beau faire jouer ses cliquettes pour annoncer les offices, la chapelle reste souvent déserte. Autrefois, quand Pontius, le fondateur du Moûtier vivait encore, les choses marchaient tout autrement, mais depuis sa mort rien ne

va bien ; les frères n'ont plus de courage au travail et les défrichements restent en suspens.

Pourtant dom Baptiste fait ce qu'il peut pour continuer cette œuvre qu'il commença jadis avec le père Pontius, mais il a beau travailler dès l'aube naissante à la nuit, les orties poussent dru dans le courtil où elles étouffent les plantations, et l'abbé qui passe de longues heures à genoux devant l'autel, ne parvient pas à ranimer le zèle pieux des montagnards endurcis. Que de fois, dans le secret de son cœur, dom Baptiste a soupiré, désirant retourner là-bas, dans ce beau midi d'où il vint jadis avec le bienheureux Pontius ! Seulement ne serait-ce pas une lâcheté que d'abandonner la tâche ? D'ailleurs ne faut-il pas rester aussi pour garder ce dépôt sacré qui est la tombe du fondateur du Moûtier ? Elle est là-bas, au pâturage, près de la fontaine et de la grotte où vécut ce saint homme, et bien souvent ceux du Moûtier vont s'y recueillir et retrouver un peu de courage pour continuer leur dure existence.

En ce moment, dans le clair obscur de la pauvre cuisine, dom Baptiste exposa la triste situation où l'on se trouve. Le Moûtier se délabre sans qu'on puisse y faire les réparations urgentes ; les gens du pays qui abandonnent les offices bénédictins, s'en vont à l'abbaye nouvellement fondée au revers de la montagne par les Pères blancs. Encore un peu et ce sera la ruine complète. On ne peut songer à vivre plus longtemps dans ces conditions ; il faut donc abandonner le Moûtier et retourner à la maison mère, à ce Condat d'où l'on est venu pour prêter aide à Pontius.

Une exclamation de surprise indignée interrompt alors dom baptiste. Les frères n'admettent pas qu'on puisse

fermer le couvent et surtout laisser au pâturage cette tombe qu'ils vénèrent si fort.

Elevant la main pour réclamer le silence, l'abbé poursuit :

- Il va sans dire que nous n'abandonnerons pas après nous ses reliques précieuses, ceux du prieuré d'outre-monts, au lac Dauthier², les réclament. Si nous les leur cédon, ils nommeront leur lac Saint-point, pour rappeler à l'avenir Pontius, nom de notre bienheureux fondateur. En outre, ils nous céderont la grande vigne qu'ils possèdent sur les coteaux de Lavaux et qui donne un chasselas exquis et sacré.

Silencieux et tristes, les bénédictins écoutent ; la perspective de ces ceps dorés dont on va être propriétaire aide à réaliser l'imminence du départ. Cependant, après une courte réflexion, frère Léon pousse un gros soupir et les larmes se mettent à couler sur ses joues halées.

- Abandonner les restes de notre Pontius à ceux d'outre-mont, s'écrit-il. Ne sommes-nous pas des enfants ingrats qui oublient leur père ?

L'abbé qui lui fait signe de se taire et continue :

- La nécessité nous contraint et elle est pressante ; il faut accepter l'offre pendant qu'il en est temps ; dans quelques jours, il serait peut-être trop tard. Après-demain nous irons donc au prieuré du lac Daulthier porter nos saintes reliques. Dès demain vous préparerez tout pour le voyage. N'oubliez pas les épieux ferrés et les couteaux bien affilés pour se défendre si nous rencontrons quelque mauvaise bête. D'ailleurs, il y a aussi les larrons dont il faut se garder et que Dieu nous assiste.

² En réalité lac Damvautier.

Alors, avec un signe de croix bienveillant, l'abbé quitte le réfectoire.

* * *

Frère Léon n'a guère trouvé de repos durant cette nuit ; fiévreusement il se retourne sur sa couche de feuilles sèches. Il songe à la triste obligation qui s'impose à ceux du Moûtier : abandonner les restes de Pontius, n'est-ce pas comme si le saint mourait une seconde fois ?

Vainement le pauvre Léon essaie de se calmer en récitant des oraisons, sa pensée fugitive lui échappe et retourne aux jours passés et à cette tombe du pâturage qu'il faudra violer tantôt. Enfin la première clarté de l'aube, filtrant à travers l'étroite lucarne, met fin à ce cauchemar.

Deux jours plus tard, selon les ordres de dom Baptiste, les frères du Moûtier ont, avant l'aube, fouillé le tertre herbeux où repose celui qui colonisa ce coin de pays. Avec précaution les bêches creusent et chaque pelletée de terre met au jour des bestioles qui fuient, effrayées. Quand paraît le fruste cercueil, les religieux lâchent leurs outils et s'agenouillent dans le gazon humide de rosée.

- La prière des morts, ordonne dom Baptiste.

Et dans l'air froid les voix fortes prononcent les paroles rituelles. Tout près, la petite fontaine Poncet s'associe à l'oraison et son filet clair écume en tombant dans l'étroite auge de bois où flottent de longues mousses vertes. A l'orient, une clarté rose met un ruban de lumière sur la crête allongée de la montagne et la sérénité du paysage contraste avec la scène de deuil de cette exhumation.

Affalé près de la tombe, frère Léon pleure sans retenir ses larmes. Pareilles à une averse tiède, elles coulent doucement et tombent une à une sur le couvercle mal équarri du cercueil. Si le mort pouvait parler il dirait sans doute combien ce muet témoignage d'affection lui est précieux ; ne vaut-il pas cent fois mieux que tous les honneurs du prieuré d'outre-mont ?

Le soleil, qui paraît au bord de l'horizon rappelle que le temps fuit. Il faut se hâter si l'on veut faire le voyage en un jour.

Prestement la funèbre caisse est disposée sur la charrette que traîne la mule grise, et les bénédictins s'empressent de combler la fosse vide. Délaissant une minute sa pelle, frère Léon fait le tour de la fontaine pour cueillir une poignée de ces petits orchis bruns qui ont un parfum de vanille, et, pieusement, les sème sur le cercueil.

- Père Pontius, voici l'adieu du pâturage !

Or, juste à ce moment, on a entendu un piétinement léger, le bruit d'une respiration haletante et un hurlement lugubre : c'est Naki, le grand loup, à moitié apprivoisé, qui vient, comme chaque matin, à la tombe de son bienfaiteur.

Autrefois, en traversant la pâture, Pontius trouva un louveteau affamé à côté de sa mère morte. Le pauvre petit, souffrant d'inanition, était prêt à périr. Saisi de pitié, le saint l'emporta dans sa grotte et partagea avec lui le lait de sa chèvre et sa couche de fougères sèches. Tant d'amour a créé le miracle. Naki s'est attaché à son sauveur autant qu'un chien fidèle à son maître et, de tous les religieux du Moûtier qu'il connaît bien, il préfère

frère Léon, parce que celui-ci est le plus jeune de la confrérie et le favori de Pontius.

A la mort de ce dernier, Naki a repris ses habitudes errantes dans la forêt, mais il n'oublie pas chaque matin de venir rendre son hommage à la tombe du pâturage.

Doucement il gémit comme un enfant affectueux pleure le père disparu.

Tout étant remis en place, les bénédictins rabattent sur leurs poignets les larges manches qu'ils avaient relevées et ajustent à leur ceintures le coutelas et le bâton ferré. Frère Elie, tenant la mule par la bride, marche en tête, tandis que les autres suivent, alignés comme pour une procession. Le dernier de la bande est le frère Léon qui marche tristement en compagnie de Naki.

Dans la grande paix du matin, le cortège traverse le pâturage que, si souvent, Pontius parcourut autrefois. Suspendues à chaque brin d'herbe, les gouttes de rosée brillent comme des pierres précieuses. Un souffle de bise, doux comme une caresse, frôle en passant le cercueil où les orchis meurent en exhalant leur parfum subtil. Dans le ciel d'un bleu sans nuage, une alouette plane en gazouillant son allégresse et, vers l'orient, le petit lac, encore dans l'ombre, met sur les prés verdoyants une tache plombée.

Le cortège suit la charrière caillouteuse qui monte vers la crête avant de redescendre sur l'autre versant, du côté du lac Daulhier. De temps à autre les voyageurs entonnent un choral ou récitent à haute voix leur oraison. Naki continue à marcher près de Léon et ses yeux intelligents ne cessent de fixer la pauvre caisse qui ballotte sur la charrette.

Dans la clairière, au sommet de la crête, on s'arrête pour reprendre haleine. L'endroit, solitaire, est idyllique. Les sapins de la grande forêt agitent leurs branches tapissées de mousses, et il y a, dans la sapinière, le jeu mystérieux de l'ombre folâtrant avec les rayons capricieux. Ici, le chemin se bifurque ; l'un des embranchements s'en va du côté du prieuré d'outre-mont et l'autre tronçon vient de Salins ; c'est la fameuse « voie du sel » par où les trafiquants apportent le produit des salines à ceux de l'autre versant. Ce sont des gens de sac et de corde ; il n'est jamais agréable de les rencontrer, car les scrupules ne les embarrassent jamais et ils ne se gênent pas pour dérober tout ce qui leur paraît avoir quelque valeur. Les choses saintes ne sont point respectées par ces bandits.

Or, de loin, les bénédictins, arrêtés sur la crête, reconnaissent un de ces convois de sauniers qui vient de leur côté. Instinctivement ils se groupent autour du cercueil et tiennent, tout prêts, les bâtons ferrés. Inconsciente du danger, la mule broute paisiblement les touffes rosées de lis martagons qui sont à sa portée et Naki, d'un bon preste, a disparu dans les fourrés.

Les marchands de sel sont une bonne dizaine de gaillards à figures patibulaires ; s'ils ont de méchantes intentions, les pauvres bénédictins passeront un vilain quart d'heure. Pour conjurer le danger, dom Baptiste les salue en criant de loin :

- Que la paix soit avec vous, mes fils !

Sur quoi les autres ripostent :

- La paix ! c'est très beau, mais nous préférons avoir cette caisse que vous transportez !

Les religieux pâlisent d'effroi, mais dom Baptiste ne bronche pas et répond vaillamment.

- Ce sont des reliques, mon fils ! Elles sont déjà promises au monastère d'outre-mont.

- Si vous ne les donnez pas volontairement, nous les prendrons.

- Mais nous n'avons pas le droit !...

L'autre ricane méchamment :

- Les vendre ! Cela vaut bien quelques pistoles. Elles seront aussi bien dans notre escarcelle que ces deux ou trois os au prieuré du lac Daulthier.

Déjà tous les bénédictins sont prêts à lutter. Alignés autour de la charrette, ils lui forment comme une garde d'honneur.

Brutalement le malandrin crie :

- Une dernière fois, je vous demande ces reliques.

Ces mots sont à peine achevés que la lutte s'engage. Le corps à corps est terrible. Embarrassés dans leurs longues robes, les religieux roulent à terre sans parvenir à se libérer de leurs agresseurs. Vainement dom Baptiste réclame du secours ; sa voix se perd dans cette solitude sylvestre, loin de toute habitation. Déjà deux de ces malandrins détachent le cercueil pour l'emporter. Alors frère Léon, désespéré et paralysé par un athlète aux poignets vigoureux, a une idée merveilleuse :

- Naki, crie-t-il de toutes ses forces, Naki !

Un piétinement rapide, un bruit de branches froissées et Naki le grand loup bondit sur la charrière. Il a le poil hérissé, l'œil injecté de sang et il fait entendre un grognement de mauvais augure.

- Naki ! fait encore frère Léon, ils veulent prendre notre père Pontius.

Un très court instant le loup reste immobile, comme s'il cherchait à réaliser la chose, puis, soudain, plus prompt que l'éclair, il s'élance sur les ravisseurs du cercueil et les mord si cruellement que ces voleurs sont contraints d'abandonner leur larcin. Les dents pointues du loup font de la belle besogne et les bandits, persuadés qu'il y a là une intervention magique, s'écrièrent, terrorisés :

- C'est une diablerie ! Il n'y a rien à faire pour nous. Décampons au plus vite.

Ces mauvais sujets filent à toutes jambes dans la direction de Mouthe, marquant leur passage par quelques taches sanglantes. Affolés par la soudaine venue du loup, les chevaux, en ruant, ont rompu leurs traits et mis bas leur chargement de sel. Les sacs éventrés gisent sur le gazon parfumé et leur contenu coule à petit bruit sur les menthes sauvages.

Maintenant, dans la clairière fraîche, deux grands papillons soufrés aux ailes soyeuses voltigent gaîment autour du cercueil, et Naki, le grand loup, accroupi sur son train de derrière, lustre son poil un peu souillé par la lutte récente. Groupés en cercle autour de lui, les bénédictins, émus, font monter une prière de reconnaissance.

- En route ! fait bientôt l'abbé. En route, frères. Ils nous attendent là-bas, à l'abbaye d'outre-mont.

Or Naki le grand loup, qui vient de protéger les restes de son ancien sauveur, a poussé un fort hurlement, comme s'il voulait dire :

- Je vais aussi avec vous à Saint-Point !

Et le cortège est descendu le long de la charrière.

Julie Meylan